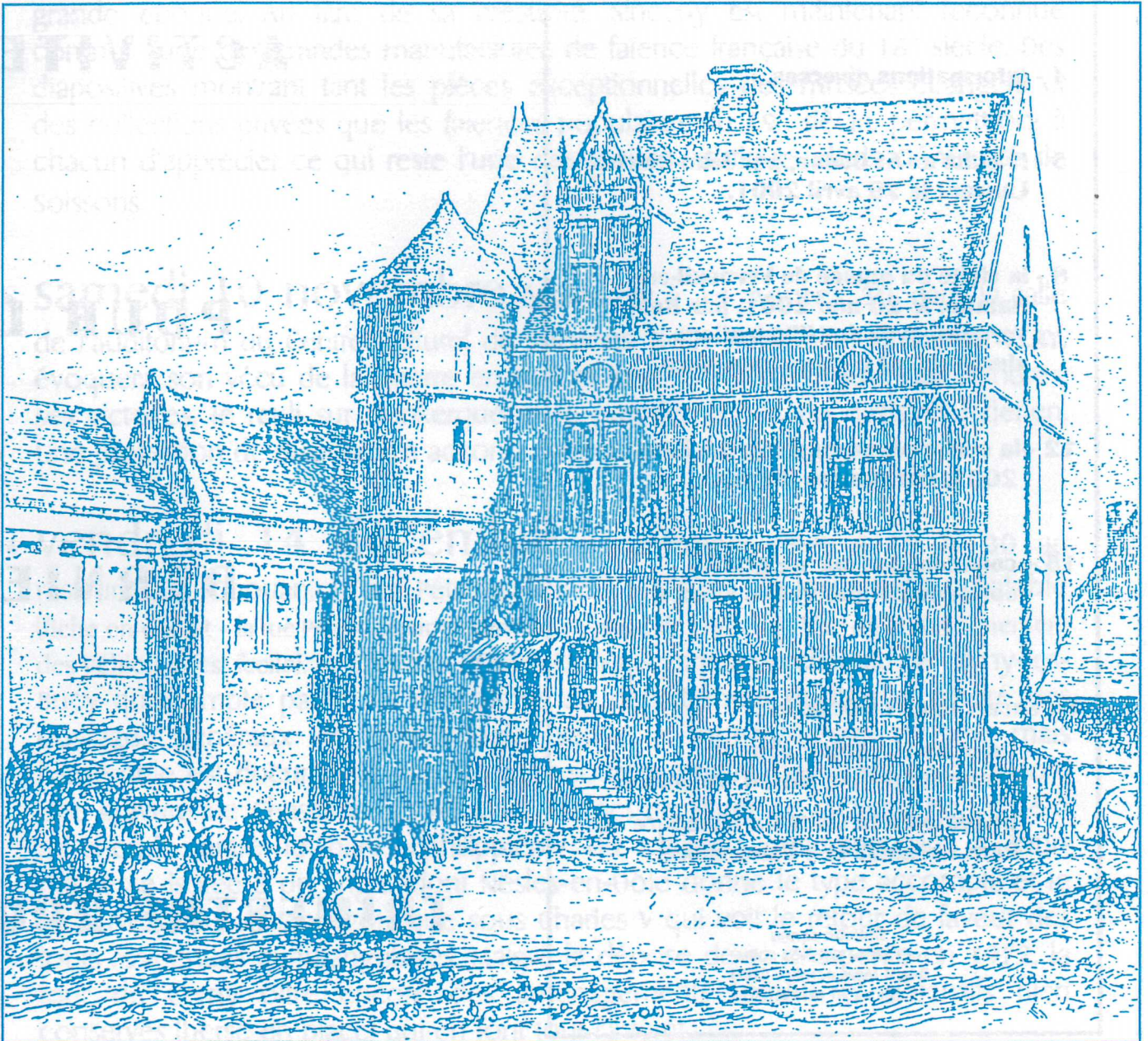




Bulletin trimestriel

octobre 2001

Société Historique de Soissons



Société archéologique, historique et scientifique de Soissons

4, rue de la Congrégation, 02200 Soissons

Téléphone répondeur fax : 03.23.59.32.36

C.C.P. PARIS 5.331-56.Y

Site Internet : <http://perso.wanadoo.fr/sahs.soissons.net>

*Association reconnue d'intérêt général à caractère culturel par la D.S.F de l'Aisne
le 25.9.1996*

SOMMAIRE

**En couverture : vue des bâtiments à
l'intérieur de la cour de la commanderie
de Moisy-le-Temple.**

(annales de la Société historique
de Château-Thierry)

3 - activités pour le quatrième trimestre.

4 - informations diverses.

**5 - le culte de St Blaise, par Jean-Pierre
Laurant le 29 avril 2001.**

**8 - la visite du musée de Verneuil-en-
Halatte, le 20 mai 2001, par René
Verquin, avec des illustrations
aimablement remises sur place.**

**12 - la sortie pique-nique du 10 juin
2001, par Jeanne Dufour.**

**15 - commentaire sur un graffiti
soissonnais, par Julien Saporì.**

En encart dans ce bulletin :

- fiche d'inscription pour la
conférence-dîner du 14 décembre.
- invitation à la visite du cimetière du
Père Lachaise le 17 novembre.

Bulletin conçu
et réalisé par nos soins
Dépôt légal octobre 2001
Tirage : 175 exemplaires

NOS

ACTIVITES

POUR LE

DERNIER

TRIMESTRE 2001

- **dimanche 21 octobre** à 14 heures 30 dans la salle de l'auditorium du Centre culturel de Soissons : conférence de Mme Chantal SOUDÉE-LACOMBE, diplômée de l'Ecole du Louvre, sur Sinceny et ses faïences (1737-1887). C'est en 1737 que le seigneur de Sinceny installe une faïencerie à côté de son château et y fait venir d'excellents ouvriers de Rouen. L'éloignement, une certaine liberté, l'influence de la mode parisienne bouleversent les habitudes et vont pousser ces artistes à des créations, superbes pour certaines, qui font la réputation méritée des faïences de Sinceny de la grande époque. Au titre de sa créativité, Sinceny est maintenant reconnue comme l'une des grandes manufactures de faïence française du 18^e siècle. Des diapositives montrant tant les pièces exceptionnelles des musées étrangers et des collections privées que les faïences populaires du 19^e siècle, permettront à chacun d'apprécier ce qui reste l'une des gloires artistiques de la Généralité de Soissons.

- **samedi 10 novembre** également à 14 heures 30 dans la salle de l'auditorium du Centre culturel de Soissons. Notre sociétaire, M. Gaston VERY, évoquera son vécu de la guerre en mai et juin 40 : la campagne des Flandres, ses victoires, le repli sur Dunkerque et le premier échec du nazisme hitlérien. Une projection de diapositives accompagnera son intervention.

- **vendredi 14 décembre** : conférence-dîner à 19 h. 30 au restaurant Le Chouan, 1, rue Pétrôt-Labarre à Soissons sur inscription préalable (fiche en encart – la rue Pétrôt-Labarre commence place de l'Hôtel de ville où le stationnement des véhicules est facile). M. Christian CORVISIER nous parlera du château de Cerny-les-Bucy qui compte parmi les méconnus du département de l'Aisne, ignoré des ouvrages généraux de castellologie. Seule la tour-maîtresse subsiste mais l'ensemble est documenté par plusieurs sources graphiques remarquables dont une gravure de Chastillon (1594). Ceci permet de situer ce château non daté à mi-chemin entre le parti « philippin » du château quadrangulaire à tour-maîtresse isolée à un angle (dont Nesles-en-Dôle donne le type accompli) et le renouveau du château gothique sous Charles V qui voit le retour de faveur des tours-résidences quadrangulaires. Malgré la dépose de sa charpente en 1972, la tour de Cerny offre encore des aménagements locatifs et défensifs bien conservés (herse en place) qui en font tout l'intérêt.

Pour le trimestre suivant, reprenez dès à présent le dimanche 20 janvier pour assister à notre assemblée générale annuelle.

Nous avons appris avec tristesse, le 10 juillet dernier, le décès de notre fidèle sociétaire, Mme Marie-José SALMON. Que sa famille veuille bien trouver ici l'expression de nos sincères condoléances.

INFORMATIONS DIVERSES

Bienvenue à nos nouveaux adhérents :

Mmes Danielle LADEUILLE, de Vézaponin,
Jocelyne MORGENTHALER, de Soissons.

31 % seulement, c'est le pourcentage de retours pour le questionnaire qui accompagnait l'envoi, en juin dernier, du tome 99 des Mémoires de la Fédération des Sociétés d'histoire de l'Aisne. Pourtant, il nous semblait que l'expédition gratuite à domicile de ce document susciterait une forte participation de nos sociétaires

Toutefois, les retardataires peuvent encore se manifester au reçu de ce bulletin puisque les résultats de notre sondage seront transmis à la Fédération dans le courant de ce mois avec les observations qui complétaient certaines réponses ; sur ce point, nous en remercions vivement les auteurs.

Voici, pour ces réponses, les pourcentages accordés aux différents points de l'enquête :

- pour les Mémoires :
 - intérêt pour la lecture : oui à 93 %
 - la périodicité annuelle est retenue à 73 %
 - le contenu est jugé accessible par 90 %:
- pour le congrès :
 - intérêt : oui : 54 % - moyen : 27 % - sans intérêt : 12 %
ne se prononcent pas : 7 %.
 - périodicité : tous les ans : 44 % - tous les deux ans : 24 %.
 - le programme adopté chaque année est apprécié à 68 %.



Quelques remarques sur un culte hors du commun dans l'Aisne

SAINT BLAISE

(conférence de M. Jean-Pierre LAURANT du 29 avril 2001)

Il y a une vingtaine d'années, nous sommes allés, le dimanche suivant le 3 février, fêter la St Blaise à Pont-Saint-Mard munis d'un pain d'épices à bénir pour lutter contre les maux de gorge. La localisation de ce pèlerinage dans une église consacrée à St Médard pouvait surprendre. L'omniprésence des statues du saint dans les églises de l'Aisne, comparée à la place modeste dans les dédicaces officielles, fut une seconde raison de surprise. Elles se limitent à deux pour tout le département¹ : Clermont les Fermes et Ostel, fêté le 3 février suivant les *Acta sanctorum*. L'ancienneté du pèlerinage est attestée en 1782 : « un pèlerinage assez fréquenté qui se continua jusqu'au siècle dernier en l'honneur de St Blaise ». Des marchands envahissaient les abords de l'église pour vendre du miel aux pèlerins et aux malades (afin de guérir les maux de gorge). Le même Ledouble signale également la présence de nombreuses reliques du saint dans l'Aisne, originaires vraisemblablement de l'abbaye de Vicogne près de Valenciennes (1632) ; il cite l'énumération de dom Augustin Bertin donnant en 1721 l'abbaye de Vermand, Serches, Saint-Rémy-Blanzy, Villers Agron, Joing (le plus souvent sous la forme d'une vertèbre du cou). En dépouillant la *Semaine religieuse* de 1876 à 1900 qui donne la statistique (sans chiffre) des fêtes des saints patrons, on ne trouve qu'une fois Blaise (Clermont-les-Fermes en 1879) alors que l'hagiographie locale occupe une grande place ; on suit, par exemple, la montée du succès de Ste Clotilde à Vivières. De plus, la

première moitié du siècle a été très favorable au culte des saints et aux légendes populaires².

Dans l'Oise, à Cressonsacq à la fête du saint, le prêtre trempe un fil rouge et le passe au cou du pèlerin ; à Cayeux (Somme), il bénit des écheveaux de soie rouge dits « colliers de saint Blaise » ; à Compiègne, les ganses de soie et de satin sont dites « fils de saint Blaise ». Il semble donc y avoir une distorsion entre le statut officiel du saint et l'opinion populaire. L'édition 1885 des *Petits bollandistes* insiste sur les traits « politiquement corrects » du saint : évêque et martyr s'attachant à faire entrer ses dons particuliers dans des catégories reconnues ; il s'intéresse à la médecine mais toujours « dans la crainte de Dieu », loin de toute magie ; après avoir été élu évêque de Sébaste (Arménie), il vécut en ermite dans les montagnes d'Argée entouré de bêtes fauves comme Jésus au désert. Le récit de la fin de sa vie tend à reproduire le modèle de celle de son maître divin, c'est une *Imitation de Jésus Christ* au sens plein. Il guérit instantanément les malades (l'enfant avec une arête de poisson dans la gorge) et les femmes furent les premières à s'adresser à lui, en particulier les veuves. Fouetté avec des crochets métalliques, des femmes recueillent des gouttes de son sang sur son passage. Mené devant le gouverneur, celui-ci lui demanda de sacrifier aux dieux ; mis à l'épreuve après son refus, il marcha sur les eaux après avoir fait le signe de la croix ; soixante fonctionnaires le suivirent et s'effondrèrent noyés comme au passage de la Mer rouge. Son corps irradiait la lumière quand il eut la tête tranchée ; il pria alors pour

¹ Ledouble, *Etat religieux du diocèse*, 1888.

² Cf Migne et les multiples éditions XIX^e-XX^e siècles de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, la plus récente datant de 2001.

que le don de guérir le mal de gorge ou tout autre mal lui soit donné (il compte au nombre des quatorze saints auxiliaires) : « *par les prières et les mérites de saint Blaise, évêque et martyr, que Dieu te délivre des maux de gorge et de tout autre mal* ». Les femmes subirent un sort comparable ainsi que leurs enfants (elles furent de leur côté assimilées à Marie, un ange vient leur dire courage et leur donne des vertus viriles, les peignes de fer font couler du lait des chairs blanches).

Brève analyse des composantes de la légende de saint Blaise

On peut aisément constater le caractère composite, voire contradictoire, des faits rapportés. La confusion avec saint Gilles et les légendes de la chasse miraculeuse et des animaux-guides³ est évidente d'où l'ajout du passage du gouverneur ordonnant une battue pour trouver les animaux destinés au martyr des chrétiens, battue qui les conduisit à l'ermite/évêque (les deux fonctions sont difficilement compatibles simultanément). Le caractère de la légende dépasse les modèles de martyrologes habituels ; Blaise est comparé à un second Adam dans le Paradis terrestre, sa résidence associe la montagne et la caverne, un « locus » pré chrétien très courant. L'ensemble des détails met en valeur l'interdépendance des éléments de la création entraînée par l'homme dans la chute et qui peut être sauvée par lui : Blaise prêche les oiseaux qui ne s'envolent qu'après sa bénédiction ; il est exaucé pour le don après l'avoir exercé et la formule garde son efficacité après sa mort, c'est donc la garantie d'un art de guérir, d'un pouvoir ; ce type d'articulation est fréquent dans les gnosés esotériques. De son côté, le mont Argée était considéré comme une résidence des dieux, un lieu magique et les saintes femmes ont été naturellement assimilées à des magiciennes par le gouverneur qui vit s'éteindre le feu où il avait voulu les jeter. Les bollandistes signalent une autre assimilation sans rapport apparent : en allemand, blasen souffler, la messe du vent est associée à Blaise, représenté souvent avec un cornet et l'on ne peut s'empêcher de penser à la messe du Saint Esprit.

³ Une remarquable fresque de saint Gilles existe à Lagny.

Richesse symbolique

Les analogies foisonnent : une allusion au poisson divin Ichthus⁴, hérité de l'Oannès babylonien et omniprésent dans l'iconographie chrétienne des premiers siècles, est faite avec l'arête qui reste en travers du gosier de l'enfant : c'est la parole du Christ qui n'arrive pas à passer lorsque Blaise prêche sur la route de Sébaste ; Dom Leclerc mentionne en effet des figurations du Christ par l'arête centrale et rappelant la symbolique eucharistique du pain et des poissons (lac de Tibériade) liée à la marche sur les eaux, symbole du passage du plan terrestre au plan divin. L'association du lait et du sang renvoie à celle de la parole et du sacrifice⁵. Le cou, dans les chaînes symboliques médiévales, est associé à la prédication⁶, à la bonne parole et à la mauvaise⁷. On représente Blaise traditionnellement avec un cierge (voire deux cierges en équerre) ou un peigne de fer, la ripe des tailleurs de pierre, symbolique christique du corps/temple fait de pierres vives, cette pierre rejetée des bâtisseurs qui est devenue la pierre d'angle ; il est ainsi devenu le patron des cardeurs et des tailleurs de pierre.

L'aptitude aux constructions symboliques des pratiques cultuelles est également remarquable ; les pâtes cuites avec du miel, nourriture grecque (Aristophane) et romaine interviennent fréquemment dans les recettes légendaires et le rôle de la cire dans la constitution des figurines magiques depuis l'Égypte antique jusqu'au musée Grévin. Alexandre fut momifié dans du miel. Quant à l'histoire du pain d'épice⁸ dont la région de Reims fut un grand centre de fabrication, elle met en correspondance le pain eucharistique

⁴ Iesos Xristos Theou Uios Sôter, Jésus Christ fils du Dieu sauveur.

⁵ Le coq aux pattes liées au pied de la Vierge dans la nativité de Rubens exposée à la cathédrale de Soissons.

⁶ Cf *Cantique* 4.4 : ton cou est comme la tour de David.

⁷ Cf *Proverbes* 5.3 : les lèvres de la courtisane distillent le miel et sa gorge est plus onctueuse que l'huile.

⁸ Les épices étaient utilisées pour leurs vertus de guérison.

avec le miel divin⁹. La présence, dans les pharmacopées anciennes, du miel de rocher additionné de pétales de roses renvoyait à la fonction du Christ guérisseur, celui de la *Lettre d'Abgar* des premiers apocryphes chrétiens (*La doctrine d'Addai*). Il guérit la coqueluche que le langage populaire associe au chant du coq, animal christique (Pierre, le coq n'aura pas chanté trois fois...) déjà évoqué ci-dessus.

Proximité de la magie et vocations multiples de Blaise

Aetius, médecin grec du VI^e siècle, proche de Sébaste, donne dans le *Tetrabiblos* l'invocation à saint Blaise médecin comme un procédé technique. Ces procédés se sont transmis et diffusés dans tout l'Occident, plus ou moins modifiés par l'usage populaire¹⁰ : répéter 9 fois « St Blaise a 9 frères et de 9 restent 8 et de 8... et de 2 reste 1 : St Blaise fait fondre ce caillot, je te signe + Dieu te guérisse ». Blaise crée des fontaines, il protège les troupeaux, on peut l'opposer éventuellement à un autre saint moins efficace¹¹.

La thèse de Claude Gaignebet sur Rabelais, *A plus hault sens*, identifie Blaise dans le héros rabelaisien de Gargantua¹², le fils de Gargamèle et de Grandgousier, naquit un 3 février. L'auteur rappelle en particulier le passage du bateau sur le fleuve rempli de moines bien gras, Gargantua avale le tout mais Rabelais précise que le bateau resta en travers de son gosier « comme une arête ». Patron des tailleurs de pierres, il put étendre son pouvoir à la franc-maçonnerie et Gaignebet a relevé des

représentations du saint la main sur la gorge, dans la position du « signe d'ordre maçonnique ». Parmi les assimilations remarquable, on trouve celle au dieu Bélénos ou à Borée. Sébaste se trouvait sur le trajet des gaulois. Gaignebet renvoie ici au dicton : « St Blaise souffle sur le feu et le mène là où il veut ». La légende danoise des souffleurs de tempête et la croyance des Bretons à l'interdit de siffler sur un navire (particulièrement dans les haubans) seraient liées à la fortune étonnante de cet évêque oriental.

Conclusion

La vigueur des croyances populaires est toujours remarquable depuis le *Pauvre Blaise* de la comtesse de Ségur au XIX^e siècle ; quatre communes près de Cruseilles en Savoie, dans le Var et en Lorraine, utilisent leurs légendes patronymiques pour des expositions ou de la publicité touristique valorisant « les racines ». Il existe plus de dix sites Internet.

Jean-Pierre LAURENT.

⁹ Cf *Psaume* 81.17 : « je les nourrirai de la fleur du froment et du miel du rocher », le rocher, c'est le Christ et le miel est identifié fréquemment à la sagesse dans les Ecritures. Ainsi dans *Deutéronome* 32.13 : « Israël a mangé le fruit de ses champs, il a savouré le miel du rocher ».

¹⁰ Aetius a été édité à la Renaissance.

¹¹ Voir le dicton vendéen : « il n'y a pas que de bons saints ».

¹² garg = gorge. On notera la fréquence dans l'Aisne des lieux dits « hotte de Gargantua ».



Visite du musée de la mémoire des murs

et d'archéologie locale

à Verneuil-en-Halatte le 20 mai 2001

1. La Société historique au pied des murs

Pour les 35 candidats à la conquête des *graffiti*, le dimanche 20 mai 2001 débute, place de l'Hôtel de Ville à Soissons, par une légère attente due à quelques retardataires.

Puis notre car dut slalomer entre des barrages que les dieux du sport, jaloux sans doute de voir tant de beaux esprits s'intéresser plus au moulage qu'au pédalage, avaient insidieusement installés sur notre itinéraire, à chaque carrefour. Léger retard supplémentaire.

Tout se déroula normalement jusqu'à Verneuil-en-Halatte où pour trouver le musée de la Mémoire des murs, notre chauffeur, d'un calme olympien, dut de nouveau manœuvrer, faire des demi-tours, chercher une voie possible, tourner en rond, revenir sur sa trace, à un jet de pierres du but. Nous nous étions heurtés à un défilé de majorettes et de quelques chars, dans une atmosphère de fête paroissiale. Un responsable du musée dut même faire un peu de course à pied pour venir à notre rencontre.

Mais cette demi-heure de retard nous fut pardonnée. Et la qualité de l'accueil nous fit oublier cette péripétie. Nous eûmes même droit à une attaque de confettis. Et puis il faisait si beau !

2. Impression Soleil rasant

Complètement investi dans son œuvre, notre hôte M. Serge Ramond, intarissable commentateur, commença par nous plonger dans son invraisemblable aventure.

Avec son épouse il a partagé, en 2001, 53 ans de mariage dont 30 ans de quête et moulages de *graffiti*. En fait, c'est vers 1970 que leur fut révélé ce besoin d'apporter au patrimoine national et mondial, ce que l'on avait jusqu'alors négligé, ignoré. Leur vie venait d'être, lors d'une apparition féerique à l'église Saint Pierre de Senlis, bouleversée par des *impressions d'un soleil rasant*. Ils en conservent intacte l'émotion, enfouie dans leur patrimoine personnel.

A compter de cette révélation M. Ramond voyage, cherche et trouve, reproduit et thésaurise les 3500 témoignages qu'il a incrustés depuis sur les murs d'un local d'emprunt. Une ancienne maison de fonction, trop étroite à son gré.

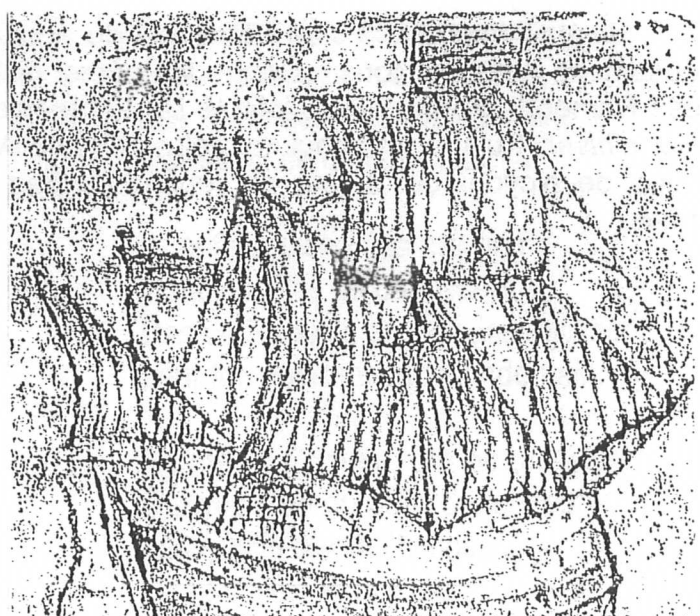
Aujourd'hui, les époux Ramond manifestent toujours ce bel enthousiasme et cette grande confiance dans l'avenir de leur enfant : le Musée de la Mémoire des murs et d'Archéologie locale.



Personnage en orant (15° s)



Graffiti américain au Chemin des Dames



Sujet marin daté « 1634 »

1. Graffito

Après presque trois heures d'une visite qui aurait pu être prolongée encore d'autant, chaque participant des deux groupes confiés à M. Ramond lui-même et à son collaborateur M. Boulay, reçut une documentation appréciée.

Un des mystères perçus lors de la visite, est de comprendre comment deux groupes de visiteurs peuvent, dans les minuscules salles, couloirs et escaliers, se croiser et s'emmêler tout en conservant leur homogénéité et sans perdre le fil des commentaires.

Malgré l'exiguïté des locaux, le couple Ramond a su imposer une certaine logique aux panneaux de moulages.

Nous avons pu ainsi survoler l'art du *graffito*, depuis, en vrac, la préhistoire jusqu'à notre époque, du Sahara à Septmonts, des geôles aux galères, une exposition importante sur les églises de Picardie. ainsi qu'une séance de *vidéo* sur la guerre 14.18. Il n'y manque, mais tout est possible, que la mémorisation de la nouvelle mode du *tag*.

2. La philosophie du graffito

Au même titre qu'on peut faire, dans les bars, un brin de philosophie, par une gymnastique bizarre, dressant l'oreille en levant le coude, propice à l'écoute des *brèves de comptoir*, on questionne du regard l'œuvre des *graffiteurs* qui témoignent d'une grande variété d'états d'âme. Cette forme de philosophie est présente dans les geôles, celle du désespoir ou celle de la Foi. Dans les creutes de 14.18, c'est celle de la nostalgie de l'arrière. Dans l'ensemble, c'est une symbolique d'un rêve, une femme, un bateau, une croix. Ou même un avertissement comme celui de ce prisonnier de Loches qui selon le prospectus, en 1785, *sentit passer le vent de l'Histoire*. « *Sous peu nous détruirons ces chaînes et feront disparaître ces tortures inventées par les rois trop faibles pour arrêter un peuple qui veut sa liberté* ».

3. La poésie

Il était impossible que cet antre du souvenir n'inspire pas quelques poètes. Heureusement, nous pouvons savourer le poème, distribué après la visite, de Mme Marie-Thérèse Ramond, conservateur, intitulé *Un après-midi au Musée, en 1987, par un temps pluvieux d'hiver*. Puis, pour conclure. celui de Mme Anick Baulard, membre de la Société historique de Noyon, qui a jeté un regard un peu plus émouvant sur les ombres du Mémorial.

René Verquin.

Un après-midi au Musée, en 1987, par un temps pluvieux d'hiver.

La pluie, sous le ciel bas
retient chez eux les visiteurs
la porte est ouverte et sur son pas
attendent, confiants, les Conservateurs...

Le spectacle est prêt
l'éclairage est mis...
et le mur revêt
des traces endormies.

Du premier étage
aux caves assombries
ce sont tous les âges
des hommes sans abri.

Graphisme dépouillé
visages ou mains,
rien n'est oublié
qui ne soit humain.

Le temps n'a plus d'heure...
les yeux étonnés
découvrent la peur
de ces internés.

Le parcours est lent,
l'émotion transpire...
mais qui saura lire
ces internements ?

Reflet périlleux
cruel miroir
condamnant les lieux
du bonheur de CROIRE.

Entrave complète
ou vaine liberté...
autant de défaites
aux joies espérées.

La porte se referme...
dans le noir soudain
la visite à son terme
est remise à demain.

Marie-Thérèse RAMOND.

Graffiti

Ils ont gravé au creux des murs
Avec leurs ongles et leur colère
Des mots d'amour, des mots amers
Des cris muets, des meurtrissures.

Ils ont dessiné leurs espoirs,
Cœurs enlacés, fièvres secrètes,
Au plus profond des oubliettes,
Dans l'agonie du dernier soir.

Les goélettes chavirées
A l'océan des solitudes
Portent en leur flanc la lassitude
D'un avenir désespéré.

Navires au gréement compliqué
Incrustés dans la pierre froide,
A jamais amarrés et roides,
Vos matelots ont débarqué.

Femmes aux corps voluptueux
Figées au plafond des soupentes,
Femmes de craie, folles amantes,
Derniers désirs, bonheur des yeux.

Nobles corolles de lis royaux,
Frêles pensées, roses naïves,
Les fleurs des murailles avivent
L'argile grise des cachots.

Ils ont esquissé des moulins
Dont les ailes se paralysent,
Des croix, des saints et des églises,
Leur foi, pourtant sans lendemain.

Serments d'amour, cris ou prières,
Œuvres d'art ou traits dérisoires,
Les graffiti disent l'histoire
Des oubliés de la misère.

Anick BAULARD

La journée pique-nique du 10 juin 2001

Exceptionnellement, le déplacement se fait en autocar. Au programme du matin : le trésor de l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry ; pour l'après-midi : la commanderie de Moisy-le-Temple à Montigny l'Allier et le couvent des Trinitaires de Cerfroid à Brumetz.

Fondé par Jeanne de Navarre, épouse de Philippe IV le Bel, l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry reçut à sa création le nom de *Maison royale de Saint Jean-Baptiste*. Gouverné par des religieuses qui suivaient la règle de saint Augustin, il était destiné à recevoir les malades, les pauvres, les nécessiteux et les pèlerins.

Ses principaux bienfaiteurs furent Pierre Stoppa – mercenaire devenu mécène – et son épouse Anne de Gondy, oncle et tante d'une prieure, Mme de la Bretonnière

A la Révolution, l'Hôtel-Dieu échappa à la vente des biens nationaux ; sa fondatrice, Jeanne de Navarre, avait précisé qu'il serait la propriété des pauvres. « *On ne vend pas les biens des pauvres* », c'est ce qui explique que l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry possède aujourd'hui un riche patrimoine mobilier acquis au cours des siècles.

La visite, commentée par la passionnante Mme Micheline Rapine, commence par la chapelle. Tout y est magnifique : les boiseries XVII^e et XVIII^e siècles, les statues en bois sculpté, le mausolée de la famille Stoppa attribué à François Girardon, mais aussi la grille classée monument historique, chef d'œuvre de ferronnerie du Grand siècle.

Nous admirons ensuite, nouvellement installé, le chapier et ses ingénieux tiroirs semi-circulaires qui recèlent les splendides chapes destinées aux différents offices de l'année. Dans les autres salles, nous nous émerveillons devant les broderies très fines au fil de soie, d'or et d'argent des chasubles, étoles, antependium, véritables peintures à l'aiguille. Plus loin, ce sont les gravures, aquarelles, portraits, toiles du XVII^e siècle dont une attribuée à Nicolas de Largillière, les faïences de Delft, de Rouen, de Nevers et l'apothicairerie qui retiennent notre attention.

Mais le trésor de l'Hôtel-Dieu, c'est aussi son riche mobilier : tables, commodes, fauteuils, coffres. A noter ce grand buffet à deux corps en chêne massif, haut de 3 m 56, d'une qualité exceptionnelle, œuvre de Jean-François Hulot, menuisier à Fère en Tardenois au XVIII^e siècle, garni à l'intérieur de vaisselle au grand feu de Delft et classé monument historique le 20 décembre 1932.



La chapelle derrière sa grille classée
(collection Arts & Histoire de Château-Thierry)

(C'est là que notre sociétaire, Roger Philippe, s'étant trop approché, déclencha le signal d'alarme !). Remarquable également, ce cabinet-coffre d'école moghole du XVII^e siècle, en bois de violette marqueté d'ivoire, décoré de lotus et de scènes orientales dont Mme Rapine nous ouvrit tous les tiroirs, dont certains à secret. La cuisine, reconstituée à l'ancienne et animée, en amusa beaucoup.

Mme Rapine, âme passionnée de l'association « Arts et histoire de Château-Thierry » nous a fait retrouver, l'espace d'un matin, tous les fastes des XVII^e et XVIII^e siècles ; nous lui adressons de chaleureux remerciements.

Mais il est midi vingt. Après quelques détours, nous nous installons pour le pique-nique au bord de l'Ourcq à la Ferté-Milon. Il y a des tables, des bancs et du soleil !

Une fois restaurés, nous nous dirigeons vers Montigny l'Allier et la commanderie de Moisy-le-Temple.

Ordre militaire et religieux fondé en 1118 pour protéger les pèlerins se rendant en Terre sainte, les Templiers installeront des commanderies pour exploiter leurs terres. Situé à l'écart du village, Moisy-le-Temple constitue encore aujourd'hui un bel ensemble architectural. L'église datée de la fin du XII^e siècle est un simple vaisseau de trois travées prolongé par une abside à huit pans, éclairée à l'origine par de hautes fenêtres.

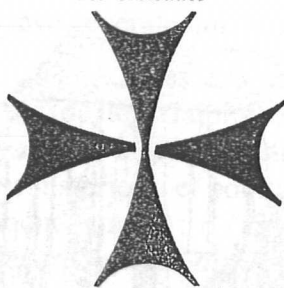
Le principal corps de logis est construit parallèlement à l'église et ne porte qu'un seul étage sous un comble orné autrefois de lucarnes dont une seule subsiste mais sa riche ornementation confirme la date de 1574 relevée sur le pignon. L'accès au logis se fait par un escalier donnant sur une tourelle. Entre l'église et le logis a été construit au XVII^e un grand bâtiment dont la façade est ornée de pilastres ioniques ; c'était sans doute le réfectoire et le dortoir des moines-chevaliers. A l'arrière, au midi, se dresse une grosse tour formant donjon.

Vendue comme bien national le 8 janvier 1794, la commanderie sera transformée en ferme. Ce sont les actuels propriétaires, Paul et Françoise Martin, qui nous ont guidés pour la visite ; nous leur adressons un grand merci.

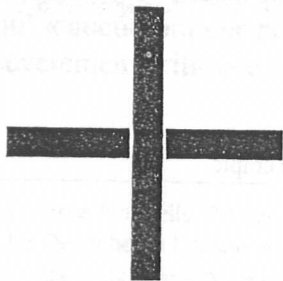
Le car nous emmène alors vers Brumetz et la maison des Trinitaires de Cerfroid. Fondé en 1193, au moment des croisades, par Félix de Valois, ermite de souche princière, et Jean de Matha, jeune docteur en théologie à l'Université de Paris, cet ordre a pour objectif le rachat de prisonniers. La maison des Trinitaires de Cerfroid a été, jusqu'à la Révolution, le chef d'ordre. Abandonné à cette époque, le site ne fut réoccupé qu'en 1945. Les frères souhaitent aujourd'hui y installer un centre d'accueil, de rencontres, de conférences, ouvert à toutes les disciplines tournées vers la spiritualité et la charité.

En attendant le retour des religieuses qui assistent aux vêpres à Brumetz, nous faisons le tour des ruines : l'église XIX^e qui n'a jamais été terminée, le cloître en cours de

La Croix portée par
les premiers Trinitaires
rappelait par sa forme celle
des Croisades



Entre 1599 et 1613 St Jean
Baptiste de la Conception fit
adopter la Croix droite aux
frères qui suivaient sa
REFORME, c'est-à-dire
observaient la règle primitive
dans toutes ses exigences.



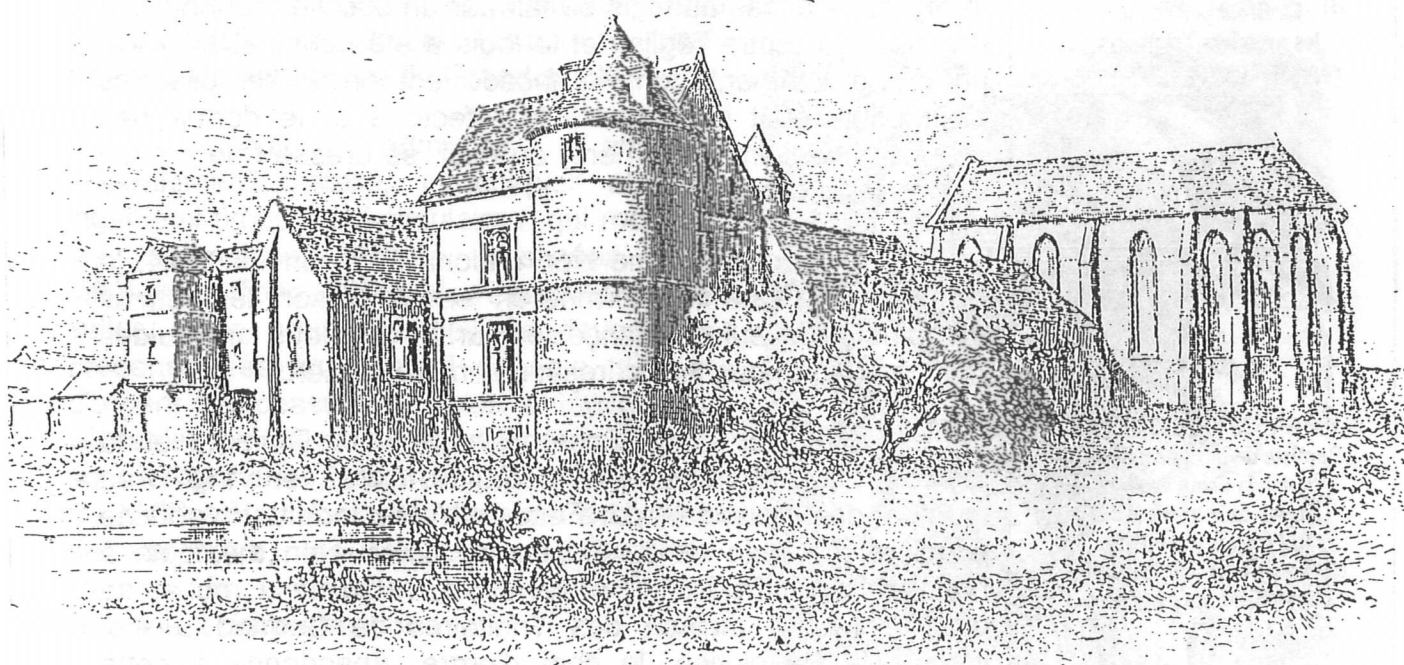
(la partie verticale
des croix est rouge)

restauration, la source, le cellier, partie la plus ancienne sur laquelle notre président Denis Rolland nous donne des explications. Les religieux de retour nous montrent leur chapelle moderne.

Nous allons ensuite à la rencontre du Père Thierry Knecht qui nous retrace l'histoire du couvent et évoque surtout les travaux en cours et à venir. L'ordre Trinitaire a fait appel à l'association « Chantiers – Histoire et architecture médiévale » qui emploie des RMistes en pré-qualification ou des étudiants en architecture qui travaillent l'été encadrés par un architecte des Bâtiments de France. L'ordre est dans l'incapacité de financer tous les travaux et cependant la Maison des Trinitaires de Cerfroid renaît lentement.

Le retour à Soissons se fait à 19 heures comme prévu pour la trentaine de participants qui gardent, je l'espère, un excellent souvenir de cette journée.

Jeanne DUFOUR.



Vue de la grosse tour de la chapelle de la commanderie de Moisy-le-Temple
(annales de la Société historique de Château-Thierry)

« LIBEREZ JACQUES DUCLOS ! »

UN EPISODE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE RACONTÉ PAR LES GRAFFITIS

Les passants soissonnais les plus attentifs ont peut-être remarqué ces derniers temps, sur la façade d'une ancienne maison sise au 4 de la rue St Christophe, un « graffiti » que des travaux de rénovation ont récemment remis à jour. Ces trois mots : « libérez Jacques Duclos ! » nous rappellent qu'il y a bientôt un demi-siècle, en pleine guerre froide, la France était secouée par un événement politique inhabituel qu'aujourd'hui on hésite à classer dans la rubrique « espionnage » ou bien... « vaudeville » !

Souvenons-nous brièvement des faits. En ce mois de mai 1952, la guerre de Corée bat son plein. La propagande communiste accuse les U.S.A. d'avoir déclenché le premier conflit bactériologique de l'histoire en parachutant sur la Corée du Nord des insectes et des rats porteurs du germe de la variole. C'est dans ce contexte d'extrême tension que le Général Matthew Ridgway, commandant les forces des Nations Unies en Corée, est nommé chef de l'O.T.A.N. en Europe. La presse locale modérée a beau le décrire comme un « *officier d'une haute valeur morale et militaire* »¹, héros du débarquement de Normandie, pour le Parti Communiste Français, c'est « *Ridgway, la peste !* ».

C'est ainsi qu'à l'occasion de l'arrivée en France du général, le 28 mai 1952, le P.C.F. organise à Paris une manifestation interdite qui dégénère rapidement en émeute. C'est à son issue que Jacques Duclos, député et secrétaire général du Parti, est arrêté, les policiers ayant découvert dans sa voiture une matraque, un revolver, un poste radio émetteur-récepteur et trois cadavres de pigeons ! Que n'a-t-on dit et écrit sur ces oiseaux ! Etaient-ils destinés à la cocotte minute du parlementaire ou bien chargés de transmettre des messages confidentiels à un éventuel quartier général clandestin préparant une insurrection générale ? Constituait-ils la riposte du K.G.B. aux « rats parachutistes » de l'U.S. Army ? Quoiqu'il en soit, le leader communiste est incarcéré à la Santé et une information judiciaire ouverte. Aussitôt, le P.C.F. et ses « compagnons de route » déclenchent une virulente campagne de protestation culminant, le 6 juin 1952 par une journée de grève générale qui, au demeurant, fut un échec.

Ces événements graves eurent également des répercussions à Soissons. Mais, compte-tenu de leur faiblesse dans l'arrondissement, les militants communistes, incapables d'organiser meetings et défilés, utilisèrent massivement un moyen d'expression négligé par les politologues et les historiens, et pourtant ancien comme le monde : le graffiti. La Presse locale de l'époque l'atteste abondamment : « *Dans notre département, l'agitation s'est bornée à des articles dans le journal départemental du P.C. et, sur les murs, à des inscriptions diffamatoires pour le Général Ridgway* »². « *Après les affiches, les appels à la grève puis les inscriptions murales, on pouvait lire samedi matin « LIBEREZ JACQUES DUCLOS » écrit en gros caractères sur les murs formant fond au garage de vélos du marché* »³.

C'est en vain que le P.C.F. essaya de transporter le débat des façades à l'Hôtel de ville. Le 6 juin 1952, à l'occasion de la réunion du Conseil municipal de Soissons, le groupe communiste présenta un vœu en faveur de la libération des emprisonnés du 28 mai ; la Presse locale rapporta qu'« aucun orateur ne défend cette proposition qui tombe dans l'indifférence générale » et qui fut sévèrement critiquée par le socialiste Rousseaux⁴.

¹ L'Aisne Nouvelle, 29 mai 1952.

² La Dépêche de l'Aisne, 4 juin 1952.

³ L'Argus de Soissons, 4 juin 1952.

⁴ La Dépêche de l'Aisne, 10 juin 1952.



Ce combat politico-judiciaire s'acheva le 1^{er} juillet 1952 par la remise en liberté de Jacques Duclos. Mais la campagne de graffitis dû frapper les esprits soissonnais par son ampleur puisque quelques jours plus tard, dans son éditorial René Brunetaux, le rédacteur en chef de la Dépêche de l'Aisne, écrivait encore : « Nous, qui pourrions demander aux Pouvoirs publics de rechercher les auteurs d'une inscription au goudron sur notre mur et le nettoyage de cette maculation, nous n'hésitons pas à déclarer que nous nous inclinons devant cette décision de justice »⁵.

Incontestablement, les militants communistes soissonnais avaient été saisis d'une véritable « frénésie graphique » qui avait largement irrité l'opinion publique de l'époque. De nos jours, grâce notamment aux nombreuses études effectuées sur le phénomène des « tags »⁶, nous sommes plus à même de comprendre les raisons qui ont poussé le P.C.F. de l'époque à opter pour ce moyen d'expression par définition déviant.

Le graffiti se caractérise en premier lieu par la marginalisation politique évidente de son auteur, incapable d'accéder aux moyens de communications institutionnels. Mais il exige également un puissant sentiment d'appartenance identitaire au « groupe » ou « parti », seul capable d'assurer soutien et complicité à l'occasion des expéditions, généralement nocturnes, qui permettent à des militants ou « artistes » de maculer à leur gré les façades des immeubles. L'objectif recherché est très significatif : il s'agit d'attirer l'attention des passants par un acte d'incivisme, par une dégradation (les « taggueurs » d'aujourd'hui, dans leur jargon, parlent de « massacrer » une rame de métro ou un mur). C'est une forme de violence, symbolique et ritualisée mais toutefois très clairement perçue comme telle par les passants qui la dénoncent au nom de la défense d'un espace public qui se veut politiquement neutre.

Toutes ces considérations peuvent parfaitement s'appliquer à la situation politique et même psychologique que connaissait le Parti Communiste Français au début des années 1950 ; engagés dans une « stanilisation » à outrance, ses militants se marginalisaient de la vie politique officielle, développant un esprit de « résistance » que certains d'entre eux considéraient comme le préliminaire nécessaire à l'inéluctable et imminente guerre civile.

Dans ce sens, les graffitis soissonnais de l'affaire Duclos sont parfaitement emblématiques et confirment, s'il en était besoin, l'intérêt d'étudier cette forme d'expression. Ceci, bien sûr, ne signifie nullement qu'il faille cautionner ce qui demeure une forme d'incivisme mettant parfois en péril l'intégrité de certains monuments comme l'a récemment rappelé la « Commission du vieux Paris »⁷.

Julien SAPORI.

⁵ La Dépêche de l'Aisne, 5 juillet 1952

⁶ Voir notamment l'article de Serge Kokoreff « Tags et Zoulous », une nouvelle violence urbaine, Esprit n° 168, février 1991.

⁷ Procès-verbal de la séance du 8 février 2000 de la Commission du vieux Paris, encart au Bulletin municipal de la Ville de Paris n° 59 du 28 juillet 2000 signalant plus particulièrement les dégradations causées par des graffitis sur le regard de l'aqueduc de Marie de Médicis, avenue René Coty, et par certains visiteurs clandestins des catacombes, avec vœu d'une lutte plus efficace contre ces délits.